Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 9 (1880)

Heft: 7

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039695

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

raisse clairement aux yeux des maîtres, une fois familiarisés avec le manuel.

On pourrait se demander ici encore s'il n'aurait pas mieux valu faire marcher de front la grammaire et le livre de lecture en adoptant la méthode exposée brièvement plus haut?

Quoiqu'il en soit, ces deux manuels ne manqueront pas de remplacer, dans beaucoup de nos établissements, la plupart des livres adoptés jusqu'ici pour l'enseignement de la langue allemande, et d'obtenir ainsi tout le succès qu'ils méritent et que nous leur souhaitons. R. H.

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 23 février — (matin). Un jour de repos devant soi, quelle riante perspective pour un voyageur fatigué! Le jour de vacance que la loi nous accorde dans la semaine, en dehors du dimanche, est pour nous cette halte désirée. C'est l'oasis dans le désert que nous traversons. Qu'on est heureux de s'y reposer un instant, de s'y remettre de ses fatigues et d'y puiser de nouvelles forces! Je vais jouir aujourd'hui de ce bonheur. Combien cette pensée m'a souri agréablement à mon réveil! Je sentais mieux que jamais le plaisir que l'on éprouve à méditer dans la douce chaleur du lit. Ce bien-être passait des sens dans l'âme et donnait à mes pensées des teintes d'un rose délicieux. J'ai prolongé jusqu'à sept heures cette épicurienne félicité. Me voilà enfin debout, mais fermement résolu à consacrer au travail cette journée dont la paresse a eu les prémices.

(Après-midi). — J'ai employé ma matinée à corriger des devoirs et à préparer des leçons. Le reste de la journée m'appartient maintenant. A quoi la consacrer? Ma table est chargée de livres; une bonne lecture, voilà une occupation toute trouvée. Mais je ne suis guère disposé à lire. Ce matin je me levais gai et dispos et je suis maintenant triste et ennuyé. Quel bizarre contraste! Un nuage a passé sur mon âme et teint de noir toutes mes pensées. Tout autour de moi est morne, froid, sombre et semble partager mes pénibles impressions. Mon moineau est stoïquement perché sur le juchoir de sa cage; on dirait un grave philosophe méditant sur les vicissitudes des choses d'ici bas; peut-être pense-t-il à la cruauté de celui qui le retient dans cette dure captivité. Il semble pourtant en avoir pris son parti et être résigné à son sort; plus d'intempestifs battements d'ailes et de tentatives d'évasion. Je devrais prendre chez lui des leçons de patience et de résignation; j'en aurais si souvent besoin. S'il parvenait par son exemple à régler les mouvements désordonnés de mon âme, à calmer mes emportements et à ranimer mon courage dans mes heures de sécheresse et de défaillance, il me rendrait un bien grand service. Seul le tintement monotone du pendule de ma vieille horloge, dont les oscillations isochrones mesurent le temps, rompt le silence de mort qui règne dans ma chambrette. Et que vois-je de ma fenêtre? Quelques toits noircis avec des cheminées qui laissent échapper des colonnes de fumée dont les rapides tourbillons se dissipent dans les airs; des prairies au gazon jauni; plus loin, à l'horizon, une forêt à la sombre verdure; au ciel de gros nuages gris immo-

biles. Ma chambre est donc une Thébaïde avec un anachorète qui en ce moment souffre de sa solitude, et le paysage que j'ai sous les yeux, un insipide tableau sans coloris, ni chaleur, ni vie, ni mouvement. Mais comment expliquer ce brusque changement survenu depuis ce matin dans mon humeur. Le philosophe pourrait peut-être résoudre ce problème d'une manière satisfaisante. Quant à moi, j'avoue humblement n'en point connaître la solution. Je ne suis pas initié aux nombreux mystères de la psychologie ni ne connais les liens étroits qui unissent l'esprit à la matière ; je n'aime pas au reste à me livrer au travail métaphysique de la dissection du cœur humain. Mais j'ai souvent observé sans m'en rendre compte, tant chez moi que chez les autres, que nos dispositions actuelles sont sujettes à une grande mobilité, et cela souvent sans cause apparente ; notre âme est une surface tranquille que le moindre souffle ride. Notre existence est tissue de joies et de peines, d'espérances et de regrets, de quiétudes et de craintes, de rayons et d'ombres. Rien de plus curieux que d'étudier le jeux de ces divers éléments. Ils se touchent, se croisent, se combinent, s'enchevêtrent et font de la vie une vraie mosaïque morale. La tristesse vient parfois à la dérobée nous visiter au sein de nos bruyants plaisirs, il a du fiel même au fond de la coupe où nous croyons boire le philtre du bonheur ; la douleur, par contre, a aussi ses charmes. Un poëte a dit :

« Et mon âme qui veut vivre et souffrir encor,
Reprend vers la lumière un généreux essor,
Et se fait, dans l'abîme où la douleur la noie,
De l'excès de sa peine une secrète joie. »

Rien de stable sur la terre, partant point de bonheur. L'homme ne saurait pas plus y être heureux que ne l'est un oiseau en cage. Celui-là est créé pour une autre destinée, comme celui-ci pour s'ébattre dans les airs. L'homme est ici bas un exilé ; il aspire par instinct à un monde meilleur. Il se sent des ailes pour s'élever plus haut et contempler d'autres horizons. Voici en quels termes énergiques Lamennais a rendu cette vérité : « L'homme, dit-il, est un être complexe ; il y a en lui deux natures. Il a un pied dans le fini l'autre dans l'infini ; voilà pourquoi il souffre ; il est écartelé, non à quatre comme dans des temps barbares, mais à deux mondes. »

Les poètes de tous les temps et de tous les pays ont puisé à cette source abondante. Ils parlent souvent des douleurs de la terre et des tristesses de l'âme ; ils ont écrit sur ce sujet des pages émouvantes et sublimes. L'Ecriture sainte est remplie des plaintes et des lamentations des prophètes. Il y avait une corde douloureuse et plaintive à la harpe du roi David. Je lis avec une émotion toujours nouvelle le psaume que le prêtre récite au pied de l'autel au commencement de la messe, et dans lequel on trouve ce verset touchant : « Je vous chanterai sur la harpe, ô Seigneur mon Dieu : mon âme pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ? » Les élégiaques grecs et romains ont chanté aussi les troubles et les peines du cœur humain La lyre d'Ossian exhalait des soupirs qui remuent profondément l'âme. Les littératures modernes ne sont pas moins riches en production de ce genre. Chateaubriand a célébré avec éloquence la mélancolie dans *René*. J'ai lu et relu cette œuvre magistrale ; le soir lorsqu'il est nuit noire et que le vent souffle et gémit, j'aime à m'entretenir avec son héros ; avide de distractions je cours le monde avec lui ; avec lui j'admire les merveilles de la nature et les beautés de l'art ; j'écoute ses plaintes et partage ses rêves et ses peines. Schiller Jouffroy, Byron et surtout Lamartine dans ses

Harmonies ont trouvé des accents puissants pour chanter nos espérances, nos aspirations, nos déceptions et nos tourments. Il est tels hymnes de ce dernier qui touchent jusqu'aux larmes.....

Le 24. — Hier la visite imprévue d'un confrère du voisinage m'a arraché à mon Journal. J'avais encore bien des choses à dire ; je ne sais où m'aurait conduit le fil de mes pensées. Mais puisque ce fil est rompu, je n'essaierai pas de le renouer Qu'importe une page en plus ou en moins de bagatelles comme celles que j'écris ici dans mes heures perdues ? M. N. a été le bienvenu. J'ai passé avec lui quelques douces heures d'épanchement et d'amitié. Je vis ici retiré et solitaire ; je ne prends pas part aux divertissements de la jeunesse ; je m'évite ainsi bien des désagréments et des ennuis ; par contre, j'ai quelquefois à souffrir de mon isolement, la solitude me pèse. Dans ces circonstances, la visite d'un ami est toujours pour moi un bonheur ; elle rompt la monotonie de mes jours ; elle me permet d'ouvrir les écluses trop longtemps fermées de la pensée et du sentiment. M. N., en particulier, est toujours reçu avec un plaisir nouveau. J'aime son parler franc et cordial. J'ai en lui une pleine confiance, c'est mon meilleur ami. C'est un jeune homme modeste et studieux, parlant peu de lui et des autres avec bienveillance ; on ne trouve sur ses lèvres ni basses flatteries, ni dénigrements systématiques. Mais sa parole est pleine de charme et d'abandon. Que de confidences nous avons souvent échangées dans nos entretiens intimes ! Hier il m'apportait des nouvelles de tout acabit, entre autres une de nature à m'impressionner, à savoir les échos d'une conversation dont je faisais les frais, tenue entre des instituteurs à la ville voisine un jour de marché. Sans avoir place dans cet aréopage, mon ami prêta indiscrètement l'oreille à leurs discours et entendit tout. Il m'en fit un rapport fidèle. On n'y faisait pas précisément mon panégirique ; on était au contraire en veine de critique. On m'a plumé de la plus belle façon. M. N. ne me cacha rien ; il me connaissait assez pour croire que je n'en serais pas affecté outre mesure. Je l'ai remercié sincèrement de sa communication ; je suis très heureux de savoir ce que quelques-uns de mes confrères pensent de moi ; je regrette seulement de n'avoir pas été instruit plus tôt de leurs dispositions à mon égard. Devant ce tribunal, tous mes crimes furent dévoilés : mes impertinentes hâbleries, couvertes de ridicule ; mon orgueil révoltant, tancé comme il le méritait ; mes sottes prétentions, discutées et appréciées à leur juste valeur ; mes faiblesses, mises au jour et sévèrement jugées ; quelques lignes de ma prose, tombées par hasard entre leurs mains, passées au creuset de la critique et réprouvées au nom de la grammaire et de l'esthétique. Merci à mes collègues de m'avoir appris ce que je suis, ou plutôt merci à l'un d'eux, car il faisait à lui seul presque toute cette charitable besogne ; les autres n'avaient qu'à écouter l'oracle et à donner quelques signes d'adhésion. Ce juge, comme celui dont parle l'Evangile, voit mieux la paille dans l'œil d'autrui que la poutre dans le sien. Pour moi je puis dire que je le connais mieux par sa suffisance et ses déboires que par ses succès. Mais quand on a été favorisé par le ciel d'un talent particulier, qu'on est monté de toutes pièces, pour la satire, qu'on est né armé du fouet de Juvénal, qu'on se sent des dents pour mordre et déchirer, et quand, en outre, on a reçu en partage les sept dons de l'Esprit-Saint et les faveurs des neuf Muses, il faut pourtant suivre ses nobles instincts et donner un aliment au feu sacré dont on est dévoré Je ne le suivrai point dans cette voix glorieuse ; à lui les lauriers et les triomphes ; ses victoires ne troubleront point mon sommeil.